Michel Boeglin, *Entre la Cruz y el Corán: Los moriscos en Sevilla (1570-1613)*

Ayuntamiento, Instituto de la Cultura y las Artes, Sevilla, 2010

François Martinez

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/bulletinhispanique/1284>

DOI : 10.4000/bulletinhispanique.1284

ISSN : 1775-3821

Éditeur

Presses universitaires de Bordeaux

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2010

Pagination : 836-842

ISBN : 978-2-86781-709-0

ISSN : 0007-4640

Référence électronique

François Martinez, « Michel Boeglin, *Entre la Cruz y el Corán: Los moriscos en Sevilla (1570-1613)* », *Bulletin hispanique* [En ligne], 112-2 | 2010, mis en ligne le 21 janvier 2013, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/bulletinhispanique/1284> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/bulletinhispanique.1284>

Portugal et de son empire (et dans quelle mesure ses dispositifs et sa pratique ont pu servir l'élaboration de la théorie des avantages comparatifs de David Ricardo un siècle plus tard).

Que dire de la troisième partie traitant tout à tour de Porto, de La Corogne, Santander et Bilbao et intitulée « *A second tier of ports* » ? Comment interpréter le manque de caractère du titre sinon comme signe de la difficulté qu'il y a eu à prendre la mesure des dynamiques comparées en des temps, la fin du XVIII^e siècle et surtout le XIX^e siècle un peu délaissés par l'auteur. L'étude descriptive de Porto est assez classique, celle de la Corogne est plus fouillée et l'essai d'interprétation de l'articulation entre libre commerce et mutations de la morphologie urbaine (p. 222 sq) un des moments forts d'un ouvrage décidément très convaincant dans sa dimension de géographie historique urbaine, davantage sans doute que dans ses analyses d'histoire économique atlantique.

En somme, le livre de Patrick O'Flanagan est davantage un manuel, ou plutôt un précis pour étudiants avancés, qu'un véritable essai de synthèse. L'approche fonctionnaliste des phénomènes et des situations n'empêche nullement que ce bel ouvrage, de lecture agréable au demeurant, rendra bien des services à ses lecteurs qui pourront y puiser nombre d'informations fort utiles sur les cités de l'Ibérie atlantique.

Alexandre FERNANDEZ

Michel Boeglin, *Entre la Cruz y el Corán: Los moriscos en Sevilla (1570-1613)*. – Sevilla, Ayuntamiento, Instituto de la Cultura y las Artes, 2010.

Michel Boeglin, maître de conférences à l'Université de Montpellier-III où il enseigne la civilisation et la littérature espagnoles du Siècle d'Or, vient de publier à Séville une monographie sur la communauté morisque de la ville espagnole la plus peuplée à la fin du XVI^e siècle avec ses 130 000 âmes. Il comble ainsi un vide bibliographique car aucun livre n'avait été exclusivement consacré à cette minorité, si l'on excepte le très récent ouvrage des chercheurs sévillans Manuel Francisco Fernández Chaves et Rafael Pérez García, *En los márgenes de la Ciudad de Dios. Moriscos en Sevilla*¹. Ce vide

1. Ces deux chercheurs ont mis à profit les protocoles notariés ainsi que les archives paroissiales, consacrant ainsi une bonne partie de leur étude à l'étude des esclaves morisques. Manuel Fernández Chaves, Rafael Pérez García, *En los márgenes de la ciudad de Dios: moriscos en Sevilla*, Valencia, Publicacions de la Universitat de València, Biblioteca de estudios moriscos n° 6, 2009, 532 p.

était d'autant plus criant que la communauté morisque de Séville était devenue la plus importante de la Couronne de Castille (7503 en 1610) après la répartition des morisques grenadins de 1570-1571.

Si nous exceptons le livre très ancien *Mudéjares y moriscos sevillano* de Celestino López Martínez qui date de 1935, on peut dire qu'Antonio Domínguez Ortiz avait été le premier à souligner l'importance de la communauté morisque sévillane dans son livre *Orto y ocase de Sevilla*, tant du point de vue numérique que social et il avait fallu attendre l'article de Ruth Pike, spécialiste de Séville et de l'esclavage, il y a près de 40 ans, pour qu'une étude sociologique soit faite à partir de données statistiques (*padrón* de 1589). D'un point de vue inquisitorial, il faudrait aussi signaler l'article pionnier de Louis Cardaillac sur l'Inquisition de Séville et les morisques, ou encore les différents travaux d'Aranda Doncel².

Il était donc temps qu'un livre entier soit consacré à la communauté morisque sévillane. Michel Boeglin à partir de ces recherches sur l'Inquisition de Séville avait déjà consacré un chapitre à cette minorité dans sa thèse sur l'Inquisition de Séville, publiée en français et en espagnol³, qui venait compléter les études des différents tribunaux de la Péninsule, dans la lignée des García Cárcel, Dedieu, Contreras, pour Valence, Tolède et la Galice respectivement.

Michel Boeglin a ainsi pu compiler l'information recueillie dans les archives nationales de Madrid (AHN) et de Simancas (AGS) et autres archives bien connues des moriscologues comme la Real Academia de la Historia (RAH), Instituto Valencia de Don Juan (IVDJ), Biblioteca Nacional de España (BNE) ainsi que des archives locales sévillanes (Archivo municipal de Sevilla, Bibliothèque colombine CC...).

Le livre de 135 pages de texte est la synthèse de différents articles publiés dans des revues spécialisées (*Chronica Nova*, *Sharq al Andalus*, *Historia*

2. Celestino López Martínez, *Mudéjares y moriscos sevillanos*, Sevilla, Tipografía Rodríguez Jiménez y Compañía, 1935. Antonio Domínguez Ortiz, *Orto y ocase de Sevilla*, Séville, Universidad, 1974 (édition revue et augmentée de celle de 1946). Ruth Pike, « An urban minority : the moriscos of Seville », *International Review of Middle East Studies*, 1971, vol. 2, n° 1, pp. 368-377. Louis Cardaillac, « La comunidad morisca de Sevilla y de su distrito inquisitorial frente a la Inquisición (1559-1610) », *Cuadernos de la Biblioteca Española de Tetuán*, décembre de 1977, n° 16, pp. 59-66. Juan Aranda Doncel, « L'Andalousie du Guadalquivir » in Louis Cardaillac (dir.): *Les Morisques et L'Inquisition*. Paris: Publisud, 1990, pp. 221-240.

3. Michel Boeglin, *L'Inquisition espagnole au lendemain du concile de Trente: le tribunal du Saint-Office de Séville (1560-1700)*. Montpellier: Université, 2003. Voir traduction en espagnol *Inquisición y contrarreforma. El Tribunal del Santo Oficio de Sevilla (1560-1700)*, Sevilla, Ayuntamiento, 2006.

Instituciones y Documentos...) et des Actes de colloque (Paris 2009, Grenade 2009) et permet d'avoir une vue d'ensemble très juste et complète de la communauté morisque à Séville. Michel Boeglin a su retracer les étapes de la trajectoire morisque à Séville en présentant de façon synthétique et documentée tous les moments importants de cette période. Les six chapitres de taille régulière (18 pages) retracent chacune des périodes traitées depuis le moyen âge jusqu'à l'expulsion. Les 19 documents publiés en annexe illustrent le propos et les illustrations insérées au centre de l'ouvrage reproduisent des documents inédits des archives municipales de Séville.

L'étude débute logiquement par la reconquête en 1248 de Séville tant les trajectoires mudéjares et morisques sont liées. À Séville, ce sont les capitulations ou *pleitesías* qui dictèrent le sort des musulmans. Celles signées entre Gonzalo Vicente, *alcalde mayor* de Séville, et Çabah, chef de l'*aljama* de Morón prévoyaient, comme celles de Grenade en 1491, que les musulmans pourraient continuer à occuper leurs terres, garder leur religion. Il leur fallait juste se soumettre au pouvoir royal. Ces *aljamias* furent au nombre de vingt pour Séville. La rébellion de 1264 a cependant créé des tensions qui ont favorisé, avec les mesures répressives de 1408 et 1412, l'exil des mudéjares sévillans vers la Grenade islamique. Les *aljamias* qui survécurent furent celles qui dépendaient d'un seigneur comme celle de La Algaba ou Palma del Río, signalant ainsi un déplacement des morisques vers les domaines seigneuriaux au détriment des terres royales.

En contradiction avec le contenu des capitulations de 1491, la pression castillane pour que les Maures se convertissent déboucha sur des rébellions en 1500 à Ronda et dans l'Albaicín. L'ultimatum ne tarda pas et les mudéjares de Castille, suite au décret de 1502 leur imposant le baptême, allaient devenir des Morisques. Faute de documents sur la communauté morisque suite à la conversion, l'auteur ne consacre que quelques paragraphes à la période qui va de la conversion générale à la guerre des Alpujarras (1568-1570). Il semble néanmoins que ces quelque 150 morisques dans la ville de Séville, se fondirent dans la société sévillane, si l'on en juge par la faible représentation morisque dans les documents inquisitoriaux. Et lorsqu'un morisque apparaît il s'agit rarement d'un morisque sévillan libre. Cela paraît indiquer une réelle intégration de la communauté mudéjare dans la société sévillane d'autant plus qu'ils ne feront plus parler d'eux jusqu'à l'expulsion définitive de 1610. Le sort des quelque 3000 esclaves issus de la guerre de Malaga de 1487 n'est pas connu, mais il est semblable à celui des esclaves issus de la guerre des Alpujarras. Ils seront petit à petit libérés grâce à leur propre travail ou grâce à un réseau de solidarité morisque qui réunissait auprès des membres de la famille et des proches la somme nécessaire pour obtenir la « *carta de*

libertad », lorsque celle-ci n'était pas gracieusement offerte par les maîtres eux-mêmes dans leur testament.

L'arrivée massive des morisques « grenadins » a bousculé l'équilibre antérieur. Les circonstances de la guerre et les déportations successives ont amené à Séville une population de 4300 personnes qui fut cependant amoindrie par les pertes humaines et les fuites vers l'Afrique du Nord et qui fut officiellement évaluée à 2159.

Le 29 novembre 1570, Séville accueille 24 galères dirigées par Sancho de Leyva amenant les morisques issus d'Almería et de Vera. Ceux-ci comme les suivants devaient être dispersés à travers toutes les localités de la juridiction « por menudos y apartados y divididos de manera que siendo posible no haya más de uno o dos en cada parroquia de cada pueblo » et dans les villes plus peuplées il fallait veiller à ce que « *no vivan juntos en un barrio sino en casas apartadas y que estén entre cristianos viejos... no haya en una casa más de uno con su casa y familia* ». Le manque d'organisation et de contrôle a facilité une forte concentration dans la ville. Les quelque 2159 morisques recensés en 1571 à Séville allaient devenir 7503 à la veille de l'expulsion. A leur arrivée, les morisques grenadins libres ou esclaves qui allaient servir dans les maisons des vieux-chrétiens s'installèrent majoritairement dans les paroisses plus riches du centre. Les autres, cherchant un habitat plus modeste, se concentrèrent dans les zones périphériques. Une ceinture périphérique composée de Triana, des paroisses du nord de la ville (San Gil, Omnium Sanctorum), les rives du Guadalquivir souvent insalubres (San Lorenzo, San Vicente, Santa Magdalena) ou encore les zones extra-urbaines de la ville (San Bernardo, San Roque, Santa Lucía) concentrent plus de 60 % de la population morisque sévillane. À ce propos nous pouvons regretter que l'auteur n'ait pas reproduit, pour les non sévillans, une carte de la ville représentant les différentes paroisses occupées par les morisques. L'habitat corrobore d'ailleurs cette concentration: les *corrales* se situent majoritairement dans les zones périphériques et peuvent aller jusqu'à accueillir 90 personnes (*corral del Conde*), les *hornos* et les *tiendas-casas* signalent que les morisques occupaient des secteurs précis de l'artisanat comme la fabrication du pain et des beignets, le petit commerce, ainsi que les métiers du fer. Les *huertas* concernaient les morisques installés dans les faubourgs ruraux de Séville.

L'étude des recensements succesifs (1580, 1589, 1594 et 1610) ne fait que confirmer cette tendance des morisques à se concentrer, même s'il faut signaler que le dernier recensement est le seul à recenser les morisques « anciens » alors que les précédents ne recensaient que les « grenadins ». En outre, un certain nombre de morisques cherchait à échapper au recensement comme en témoigne l'*Asistente* de Séville en 1580. Les nombreuses mesures

royales (1570, 1572, 1583...) leur interdisant de vivre à plusieurs sous un même toit et surtout de changer de résidence sans autorisation furent accompagnées des mesures ecclésiastiques dictées par différents synodes (1572, 1586, 1604). Mais les officiers religieux et laïcs se laissaient aisément corrompre par les morisques ou alors se décourageaient face à la difficulté de la tâche. Les jurats de Séville ne manquèrent pas de s'inquiéter de les voir vivre ainsi « *con mucha libertad y desenvoltura* » en pratiquant leur religion et en parlant leur langue et autres « *cantares y algazaras* » et surtout libres « *sin servir a ningún señor* ». Cette inquiétude fut d'ailleurs accompagnée d'assignations à résidence à différents moments de tension (1580, 1595, 1600, 1602), à cause des risques de rébellion.

Le projet de rébellion en 1580 à Séville, dont la rumeur circulait, a rapidement déclenché des violences à l'encontre de la population morisque perpétrées par les soldats des galères accompagnés par une partie de la population qui profitèrent du climat d'insécurité pour s'adonner au pillage. Cet épisode est d'autant plus éclairant qu'il ne concerne pratiquement que les zones occupées par les grenadins les plus modestes (Triana et la paroisse de San Bernardo). Il semble que les morisques anciens et les grenadins des autres paroisses aient été maintenus à l'écart de ces exactions. Il a fallu cependant toute la vigilance du président de la Chancillería, Don Pedro de Castro, et de ses *corregidores* pour que cela ne se transforme pas en traînée de poudre dans toute l'Andalousie car les morisques ainsi dépouillés parcouraient déjà les chemins en guise de représailles.

Les motivations des chefs de cette tentative de rébellion relevaient davantage du dépit de se voir dans une telle situation de précarité à la merci de mesures de plus en plus restrictives concernant le port d'armes ou l'utilisation de la langue. Le chef de la rébellion, Don Hernando Muley n'était qu'épicier alors qu'il faisait partie des familles grenadines les plus nobles et prestigieuses. Il était entouré d'anciens soldats et chefs des Alpujarras, mais ils n'avaient guère pu motiver qu'une quarantaine de personnes. Comme le signale Michel Boeglin, cette affaire ne fait que souligner les divisions dans la communauté où certains n'hésitent pas à dénoncer ceux qui détiennent des armes et les participants au complot. Par ailleurs, les morisques anciens ne tenaient certainement pas à renoncer à leur situation privilégiée pour une fuite au Maghreb aléatoire, et le projet n'a guère suscité d'engouement.

Le chapitre que l'auteur consacre à la répression inquisitoriale ne fait que confirmer ces divisions. La chronologie des procès montre que c'est le délit de fuite vers l'Afrique (*Berbería*) qui occupe les premières années mais qui est vite jugulé par l'interdiction de résider près de la côte ou de posséder une barque ainsi que la constitution de milices surtout après 1580. Par la suite,

les quelques réseaux décelés par le jeu des dénonciations ne porte que sur quelques noyaux familiaux, eux-mêmes divisés en leur sein entre l'ancienne génération ayant vécu la guerre, la déportation et les premières années d'humiliation, et la nouvelle génération, bien éloignée culturellement de l'Islam et cherchant plutôt à s'intégrer à la société chrétienne à tel point qu'elle n'hésite pas à dénoncer les membres de sa famille. Les quelques mariages mixtes présents dans les relations de causes soulignent ces divisions dans la communauté morisque et la difficulté de résister au processus d'acculturation.

L'hétérogénéité de la communauté morisque sévillane allait compliquer la tâche des agents de l'expulsion. Don Juan de Mendoza, marquis de San Germán, réussit à appliquer le premier décret d'expulsion du 17 janvier 1610 et à expulser 18000 personnes depuis Séville, 31000 au total pour l'Andalousie, sans que les morisques ne se rebellent ou soient victimes d'exactions. La tâche n'était pas aisée car les morisques ne pouvaient emporter tous leurs biens et se voyaient privés de leurs enfants s'ils n'allaient pas en terre chrétienne. Il lui avait fallu aussi lutter contre l'archevêque de Séville, les évêques de Cordoue et de Carthagène, les *corregidores*, les nobles.... Don Alejo de Marimón fut chargé de la deuxième expulsion, décrétée le 22 mars 1611, qui portait sur les morisques revenus ou restés y compris les morisques « antiguos » et ce avec les pleins pouvoirs « *inhibiendo del conocimiento de estas causas a las chancillerías del Reino de Granada y a la Audiencia de Sevilla de cualquier justicia del reino* ». Il se heurta localement aux fausses « informations », certificats élaborés devant notaire et témoins, que les morisques obtenaient aisément mais également à la Junta de Madrid, pourtant présidée par le Comte de Salazar, qui se montrait moins sévère lorsque les morisques faisaient appel des décisions du commissaire sévillan. Les réticences locales étaient nombreuses (curés qui ne fournissaient pas les recensements, supérieurs de couvents qui acceptaient les morisques, et résistance morisque importante car il ne s'agissait plus des pauvres grenadins mais des morisques anciens qui avaient tissé avec la société chrétienne des liens économiques et familiaux, ce qui faisait dire au Marquis de la Algaba que les vieux chrétiens étaient tristes de voir partir leurs « *nietos y descendientes* ». Le roi tout en exigeant de la fermeté avait tout de même recommandé de ne pas importuner (*escudriñar*) ceux qui étaient « *en reputación* » de vieux chrétien même s'ils étaient morisques.

Le bilan de ce parcours reste à compléter avec l'étude des archives paroissiales et notariales mais il est d'ores et déjà possible de constater que les morisques anciens étaient bel et bien intégrés à la société sévillane car ils ne seront recensés qu'au moment de l'expulsion. Mais on note chez les

grenadins des signes d'intégration assez nets, comme Álvaro Enríquez, le fils de 16 ans de Don Hernando Muley, le chef des rebelles de 1580, qui se confesse « *cristianamente* » avant d'être torturé et de dénoncer tous ses complices. Ou encore la fille de María Hernández qui gronde et punit (*reñía y castigaba*) sa mère et finit par la dénoncer à l'Inquisition car elle ne veut pas aller à la messe. Citons également Catalina de Ávila qui reproche à son mari épicier de soudoyer copieusement le *fiscal* des morisques, Bartolomé de Artiaga et qui dit à son voisin « *¿no es mejor ir a misa que no dar mi hacienda a estos ladrones ?* ». Ces discussions entre morisques révèlent la mutation qui était en train de s'opérer chez les grenadins et qui s'était déjà produite chez les mudéjares auparavant. Mais l'attitude des autorités espagnoles a été jusqu'au-boutiste et n'acceptait aucune entorse à l'expulsion, même si les recours furent nombreux et même si plus d'un morisque avait pu rester ou revenir sur ses terres natales. L'exemple sévillan est donc représentatif des contradictions de l'expulsion.

François MARTINEZ

La novela picaresca. Concepto genérico y evolución del género (siglos XVI y XVII).

Klaus MEYER-MINNEBACH, Sabine SCHLICKERS (eds.). – Iberoamericana, Vervuert, Universidad de Navarra, 2008, 608 p. (Biblioteca Aurea Hispánica, 54). – ISBN 978-84-8489-422-3.

Il est sans nul doute utile de dresser périodiquement un état de ce qu'il est convenu de nommer (parfois *lato sensu*) le « genre picaresque », courant littéraire fréquemment revisité par la critique de ces dernières années⁴, et dont les deux textes fondateurs (le *Lazarillo de Tormes* et le *Guzmán de Alfarache*) posent, bien avant le *Don Quichotte*, les bases du roman moderne, ne serait-ce qu'en brisant la vieille convention « poétique » de la séparation des « styles »⁵. C'est justement sous l'angle des structures « formelles » propres

4. Sur le sujet, un autre volume d'actes (*Filiations picaresques en Espagne et en Europe : XVI^e-XX^e siècles*, eds. Paloma Bravo et Cécile Iglesias) est actuellement sous presse à l'Université de Bourgogne.

5. Il suffit de renvoyer au chapitre consacré par Anthony Close au *Guzmán de Alfarache* dans *Cervantes y la mentalidad cómica de su tiempo* (Alcalá de Henares, B.E.C., 2007, p. 346-376). On se reportera aussi au remarquable article de David Mañero Lozano, « Del concepto de decoro a la teoría de los estilos : consideraciones sobre la formación de un tópico clásico y su pervivencia en la literatura española del Siglo de Oro », *Bulletin Hispanique*, 111, n° 2 - 2009, p. 357-385.